L'enfant du rachat : l'inconscient du péché

Paul-Laurent Assoun

► To cite this version:

Paul-Laurent Assoun. L'enfant du rachat : l'inconscient du péché. Pardès, 2016, Qu'y a-t-il à expier ? Culpabilité et salut, 1 (58), pp.37-49. 10.3917/parde.058.0037 . hal-01496500

HAL Id: hal-01496500

<https://hal.science/hal-01496500>

Submitted on 4 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'enfant du rachat : l'inconscient du péché

Paul-Laurent Assoun

Le rituel de « rachat » des premiers nés, tel qu'il est défini dans la tradition juive force l'attention par son caractère intrigant. C'est au livre 13 d'*Exode* qu'apparaît cette prescription de « consécration », qui sera spécifiée comme rachat (*Kapara*). C'est dans Nombres 8, 15 qu'est spécifiée l'idée de rachat. D'où le choix fait de ce dernier texte, pour en dégager le contenu et les enjeux. *Textes* inscrits dans le *rituel* : ce sont les deux textes que, dans le rite du rachat, le père récite, après avoir déclaré la naissance du premier-né de la mère de l'enfant, c'est-à-dire de sa femme. Ces textes prescriptifs sont donc mis dans la bouche du père. Signe déjà que cette histoire concerne le rapport père/fils. Mais c'est plus qu'une périphrase : ce qui compte en cet instant, c'est moins sa femme que la mère de son enfant... La Mère pourrait bien être l'enjeu secret de la procédure.

Stipulation reprise dans le *Lévitique*, mentionnée dans le *Deutéronome*, rappelée de façon apparemment stéréotypée, mais avec des inflexions significatives.

– D'une part en ce que dans *Exode*, c'est de l'ordre de l'événement, prise de la parole de Moïse au cœur du drame égyptien : c'est bien le sacrifice des premiers nés égyptiens, l'ultime plaie d'Égypte, qui a décidé du départ des Hébreux et de leur affranchissement de l'esclavage *Impératif* divin signifié directement à Moïse : « Consacre-moi tout premier né, tout premier né parmi les enfants d'Israël, tant des hommes que des animaux : il m'appartient » (*Exode*, 13,2), stipulation ensuite formalisée.

– D'autre part, en ce que l'on observe une gradation : on passe notamment de la *consécration* à l'idée de *rachat*, ce dernier aspect en constituant l'aspect le plus déterminant. C'est dans la *Mishna Bikhorot* évoquant les *bekkarim* ou prémices de sept types, que se trouvent détaillées les lois dudit rachat, tandis que la *Mishna Teroumâh* évoque les denrées produites à partir des produits du sol (et au reste réservées aux prêtres).

La meilleure méthode consiste en effet à ne pas fixer le signifié de la notion de *kapara*, ni même de poser comme intangible sa traduction, mais de restituer avec précision *ce qui se passe* quand il en est question, quand

en surgit le signifiant dans les stipulations textuelles, de façon à mieux entendre ce qui se signifie de *l'événement* par ce *mot-clé*. Ce à quoi peut servir une analyse structurale des diverses versions textuelles, à travers lesquelles se profile la signification de cet énoncé.

Il s'agira dans un second temps, déterminant à notre propos, de présenter la lecture psychanalytique, soit ce que le savoir de l'inconscient peut éclairer de cet événement où sont convoqués le père, la mère génitrice et l'Autre divin, avec au centre : l'enfant – celui qui mérite dès lors la dénomination d'« enfant du rachat », celui qui est à racheter, mais aussi l'enfant qui est *l'objet et l'enjeu de ce rite : de quel enfant s'agit-il ?* C'est ici son statut inconscient qui est convoqué. Que doit être la paternité, que doit être la filiation, en son rapport à la génération, pour que le produit de la matrice maternelle, l'enfant, à peine *né*, doive être soumis au rachat – non pour *vivre*, ce qui est normalement acquis par le fait de la venue au monde, mais pour *exister dans et au monde* ? Existence ressaisie par le Droit.

LA STIPULATION TEXTUELLE DU RACHAT : OPÉRATEURS RÉELS ET SYMBOLIQUES

Les textes du rachat

Repartons des principaux textes.

Que dit *Exode*, 13, 12-15 ?

« Tu consacreras à l'Éternel tout *premier-né*, même tout *premier-né* des animaux que tu auras : les mâles appartiennent à l'Éternel. Alors tu présenteras à l'Éternel tout ce qui ouvre la matrice ; même tout ce qui en sortant ouvre la portière des bêtes ; ce que tu auras de mâles sera à l'Éternel /.../ tu consacreras à l'Éternel tout ce qui ouvre la matrice, et tout ce qui ouvre la portière des bêtes qui t'appartiendront : les mâles seront à l'Éternel. »

Ce texte initial résonne avec *Nombres* (18, 15) :

« Tout *premier-né* de toute chair, qu'ils offriront à l'Éternel, tant des hommes que des animaux, sera pour toi. Seulement, *tu feras racheter le premier-né de l'homme*, et tu feras racheter le *premier-né* d'un animal impur. Tout ce qui ouvre la matrice de toute chair qu'ils offriront à l'Éternel, tant des hommes que des bêtes, t'appartiendra ; mais *on ne manquera pas de racheter le premier-né de l'homme* ; on rachètera aussi le *premier-né* d'une bête immonde.

Tout ce qui ouvre la matrice, de toute chair, qui sera présente à l'Éternel, tant homme que bête, sera à toi ; seulement *tu ne manqueras pas de racheter le premier-né de l'homme*, et tu rachèteras le premier-né des bêtes impures.»

Rachat réel, rachat symbolique : le prix du «premier»

Le rachat renvoie naturellement à l'achat et à la vente, nous sommes bien dans le registre de l'économie, mais c'est ici celle qui met *l'économie humaine de la génération* en rapport avec *l'économie divine de la propriété*.

Or, toute transaction réelle suppose la fixation d'un prix, ce qui est fait en Nombres 18, 16 :

«Tu les feras racheter dès l'âge d'un mois (30 ou 31), d'après ton estimation, au prix de 5 sicles d'argent, selon le sicle du sanctuaire qui est de 20 guéras », ledit guéra étant mesuré en équivalents de poids d'orge¹.

Pas question donc de se contenter de dire : « donnez quelque chose! », « faites un geste! », l'essentiel étant le « symbolique » (au sens faible). La transaction est fixée de façon précise, sur la base d'une véritable taxe ou d'un impôt. Ce n'est pas « laissé à la discrétion » des acteurs. Oui, la naissance est imposée et taxée. Pas question non plus d'adapter cette taxe selon les divers moments de l'histoire, de procéder à un réajustement (quoiqu'on puisse et on doive en trouver des équivalents avec le « cours de la monnaie »). C'est fixé une fois pour toutes, comme si tout enfant qui naît ré-initiait une séquence fixée dès et avec l'origine, comme une première fois réitérée. La « routine » ici est un devoir...

Spectroscopie du signifiant «rachat»

Examinons cette notion de rachat, en son usage générique, pour s'aviser de la portée symbolique qu'elle va prendre dans le judaïsme en ce contexte. On extraira de ces définitions lexicographiques les opérateurs qui vont nécessairement jouer un rôle dans l'histoire.

– C'est d'abord l'*action* de racheter, qui revient à se *libérer* d'une *obligation* moyennant le versement d'une *indemnité*.

1. Selon le calcul proposé de cette équivalence entre argent et orge, le guéra équivalait 160 grains d'orge, 465 g, 5 sicles correspondant à 100 guéras, soit 46,5 kg (ou 16000 grains d'orge).

– D'où la forme pronominale : *se racheter*, qui renvoie en ce sens au péché – mais le rite du rachat oblige à bien entendre ce mot en sa matérialité transactionnelle.

Se racheter, c'est, au sens figuré, assurer le salut, relever d'une déchéance morale, au prix d'un sacrifice. Mais cette notion s'est « emphatisée », notamment dans la logique chrétienne de la rédemption, là où le judaïsme lui conserve une adhérence à l'économie transactionnelle immanente, d'où la dimension symbolique va prendre son envol.

C'est donc un acte dont la fin escomptée est d'obtenir le pardon d'une faute, c'est expier, s'exonérer d'un péché.

On a donc affaire à la condensation serrée d'un triple sens, juridique, religieux et moral.

– Au sens *juridique* et économique : c'est l'action de se libérer de, d'« éteindre » (une servitude, une obligation) – le verbe est intéressant à faire résonner ici – par le versement d'une somme, qui éteint ou solde une *dette* en l'occurrence préalable.

– À propos de personnes : c'est l'action d'obtenir la mise en liberté moyennant rançon, de racheter un esclave ou un otage (l'homme vivant en ce sens n'est-il pas en position d'otage du grand Crédeur dont il est d'entrée de jeu, c'est le cas de le dire, débiteur?).

– Au sens *religieux* : le rachat renvoie à rien moins qu'à la Rédemption, à la délivrance, au pardon.

– Au sens *moral* : c'est l'action de se racheter moralement, ce qui engage la dimension de culpabilité.

Il fallait rappeler ce nœud signifant, mais à condition de ne pas « bloquer » la question du rachat notamment sur celle du péché qui l'« imaginarise » par le discours. Le péché au reste, dans le judaïsme, s'il est un principe opérateur, se distingue surtout par un mauvais enchaînement d'actes, « erronés », qui font « dérailler » la Loi. Donc pour savoir « pourquoi » il faut racheter – sinon « c'est péché ! » –, il convient d'entrer dans une *logique du franchissement*.

Franchir sa naissance : le péage

Franchir, c'est « aller, souvent avec effort, au-delà de quelque chose qui sépare ». C'est aussi passer un obstacle matériel en le sautant, en passant par dessus. Par extension, c'est au figuré, aller au-delà des limites de quelque chose.

Or, le franchissement premier, chronologiquement, c'est la naissance. Il s'avère alors qu'il n'y a pas de naissance sans une forme de trans-gression. C'est franchir son premier « Rubicon » ! Et il n'y a pas de franchissement sans « franchise », sans péage. Enfin il faut s'aviser du voisinage du « franchir » à l'« affranchir ». Affranchir au sens d'apposer un timbre sur un colis postal, mais aussi de libérer d'une condition servile.

C'est cette logique signifiante qui va être prise en compte dans la codification juive du rachat. Tout se passe comme s'il fallait « accompagner » le franchissement natal en symbolisant sa potentialité transgressive et introduire un « péage » comme pour en prévenir un danger dont il conviendra de cerner la nature.

Tout franchissement suppose un *seuil*, ce qui est représenté par la « portière matricielle », opérateur qui dès lors devra être examiné de près.

La transaction : premiers-nés et lévites

Tout cela va être rejoué dans cette histoire biblique de rachat. On n'avancera qu'en examinant l'objet du *rachat prescrit*.

Et d'abord : pourquoi le premier-né ? Dès la *Genèse* (49, 3), les aînés incarnent la *pré-éminence* et sont habilités à l'autorité, ils appartiennent donc à Dieu et en sont les premiers prêtres « naturels ». Avant même l'instauration des lévites, ce sont comme des « prêtres naturels ». C'en sont en quelque sorte les concurrents potentiels...

À une telle transaction, il faut en effet des intermédiaires, des « courtiers » symboliques, en l'occurrence ces hommes qui se consacrent au service de l'Éternel. À *qui* remettre le rachat du premier-né, sinon à ceux qui se consacrent au service de Dieu, les prêtres. À l'époque de Moïse, la tribu qui recevait le rachat des premiers-nés était la tribu de Lévi, dont tous les membres étaient entièrement dédiés au sacerdoce et à l'offrande des sacrifices à Dieu. On comprend pourquoi les *cohanim*, étant médiateurs d'office, sont exemptés de cette prescription de rachat. Ce qu'on pourrait en retenir, c'est qu'il faut payer à chaque (première) naissance. Si l'on se place à l'extérieur, face à cette affirmation brute, on pourrait réagir de façon épidermique : l'être humain serait-il une « marchandise », en sorte qu'il faille acquérir, acheter le droit de vivre, en être débiteur, fût-ce à l'Autre divin qui serait le créancier ? Et que chaque naissance nourrisse le revenu des prêtres, prélevant une « taxe à la valeur ajoutée » sur les nouveau-nés ? Cela voudrait dire que nous naissons endettés. Contrainte et peut-être privilège...

Reste un point symptomatique : si le premier-né mâle est si important – ce qui est acquis –, pourquoi parler à multiples reprises de la même obligation sur « tout ce qui sort de la matrice », de « la portière » ? Ce sont en tout cas les animaux impurs qui doivent être rachetés. Pourquoi ? Parce que les « animaux purs » (bœufs, brebis, chèvres) sont de droit propriétés de l'Éternel. Confirmation que c'est une impureté native ou une certaine *dose* d'impureté qui requiert structurellement le rite de rachat.

Le rite et l'énonciation

Pour progresser dans l'intelligibilité de ce rite-énonciation, il faut partir de deux considérations.

1. C'est le rite d'offrande des prémisses, végétaux et animaux, donnée culturelle universelle. Marque de reconnaissance de – et de soumission à – la divinité, soit une *part de la jouissance humaine livrée à la jouissance divine*. Il s'agit bien de « consécration », c'est-à-dire d'offrande ritualisée sur les autels et c'est bien le « meilleur » ou les prémisses (*réchith*) – notamment de l'huile, du moût, du blé – qui est offert à l'Autre divin. Remise *partielle* : il faut, en défalquant par transfert cette part de sa propre jouissance, fonder le droit de *profiter du reste*, mais comme droit. On ne se jette pas (« comme la faim sur le monde ») sur les objets pour les dévorer, la société de toute-consommation est contrée par ce droit de préemption divin. On ne donne pas non plus tout « en vrac », on trie le meilleur, d'« appellation contrôlée », qui est *séparé du tout* pour faire offrande de *cela*. Tout donner, inversement, c'est ne rien donner.

2. La spécificité de cette prescription est qu'elle est liée historiquement au *départ* d'Égypte. Pour prendre un nouveau départ, *il faut passer par cette énonciation*. Le rôle médiateur de Moïse est déterminant. Cette exigence prend sens, dans l'après coup, de la mort des premiers-nés de l'ennemi égyptien. Le terme pour désigner les premiers fruits de la terre est *bikkourim* (de sept catégories). Mais on retrouve à côté de lui les termes de *réchith*, proprement « ce qu'il y a de meilleur », et de *teroumâh*, « prélèvement », à titre de sainte contribution sur un total donné. Il se confirme qu'il s'agit d'un rite de *franchissement*.

LECTURE PSYCHANALYTIQUE : DE LA NAISSANCE À L'AFFILIATION SYMBOLIQUE

Voici donc le point déterminant, l'enjeu de l'histoire à construire, non, on l'a dit, en « psychologisant » le texte, mais en en dégageant le *réel inconscient*. Soit faire entrer le « lecteur » ou « foncteur analytique » dans le régime même du texte biblique en sa lettre. Introduisons donc le savoir freudien et son apport dans l'histoire, non pour « appliquer », comme quelque grille, l'opérateur analytique au texte biblique – vain exercice –, mais pour rendre compte au plus près de ce qui *se dit* et de ce qui *se fait*. « L'esprit talmudique ne peut pas nous avoir tout à fait abandonnés » (sous-entendu : nous autres Juifs), écrit Freud à Abraham (Karl). C'est un fait : nous devons, pour déchiffrer la signification inconsciente, faire preuve d'une « acribie » talmudique, à la façon du créateur de la psychanalyse lui-même.

Ainsi se dégage, au moyen de l'inconscient, un éclairage de cette position à la lueur des enjeux inconscients et symboliques.

Le corps de naissance

Rien de plus important que la naissance, « croissez et multipliez », mais précisément *l'entrée dans la vie* implique une in-carnation qui comporte une impureté, quelque chose comme une « impuration ». Que la vie soit sacrée, c'est une donnée dans le judaïsme, mais il y a autre chose, qui est *l'entrée dans la vie*, qui suppose l'exonération d'une matrice. C'est la première « porte », inséparablement d'entrée *et* de sortie, que le « petit d'homme » (pour parler comme Kipling cité par Freud) ait à franchir.

Pourquoi ce petit d'homme, premier né, est-il placé, comme on l'a vu, dans le même traitement que les « animaux impurs », tel l'âne ! ? Justement parce que l'Autre divin ne peut en être propriétaire, à cause de son impureté ou, si l'on peut dire, de son impureté relative. C'est le rachat qui va remettre les choses à niveau... en désendettant en quelque manière Dieu même des scories d'impureté de la création.

Cela implique donc de payer tribut au corps. Et là, il y a une question. Le corps est « pécheur », non parce qu'il *est* mauvais, mais en ce qu'il a une dimension *excrémentielle* inhérente à la corporéité – qu'Augustin exprimera radicalement avec l'adage célèbre que c'est « entre urine et fèces que nous naissons », avec un ton de dramatisation que l'on ne trouve pas dans le judaïsme. Il y a en revanche toujours l'idée latente qu'un « dieu

des corps» pourrait là se former (ce que confirme la perversion comme culte de Moloch... ou de Baal). Rien dans le corps ne se fait sans effet de saleté, donc aussi, et surtout, le premier événement du corps, la naissance. Il ne faut pas entendre que le corps *est* sale, de nature, mais qu'il y a une certaine *discordance*, visible, entre sacralité de la naissance et sécrétion corporelle. On pourrait l'illustrer directement avec l'aspect de souillure du nourrisson extrait de « la portière » maternelle, maculation, qui si émouvante soit-elle, témoigne du prix à payer pour naître. Ce que l'on peut symboliser le premier méconium, cette première production anale (d'un mot grec signifiant « fiel »), mais aussi, à un tout autre niveau, le résidu placentaire – dont l'exonération fait l'objet d'un rituel. Cela est aussi figurable par la nudité de l'enfant qui vient de naître. Si charmante soit-elle aux yeux énamourés des parents, elle renvoie à ce « brut » de corps vivant, sans inscription, celle de « l'enfant de la jungle » en quelque sorte, qui peut prendre aussi la forme de « l'enfant sauvage », hors loi et hors culture.

Donc : « il faut faire... quelque chose ». C'est de là, nous semble-t-il, qu'il faut reprendre la question plus spécifique du rachat.

Des primeurs au Père symbolique

C'est dans cette perspective que se réinterroge l'idée de « primeurs ». Il est curieux que l'expression soit devenue commune : « marchand de primeurs », qui contient les fruits et légumes *du jour*. L'initiative symbolique est la suivante : rappeler que le premier (*prôton*), le plus précieux, n'appartient pas à ses géniteurs humains, notamment à son procréateur, qu'il y a le Propriétaire, c'est rappeler la priorité de l'Éternel. Dans plusieurs versions, il y a une insistance dans la profération : « il est à moi », « Je suis l'Éternel », qui peut sembler arrogante (« À Moi ! »). Il y a une revendication de propriétaire, si insistante qu'on pourrait y entendre une morgue divine, exigeant de son « locataire » humain son loyer forfaitaire. Mais c'est comme s'il fallait que l'Autre divin donne de la voix, pour signifier qu'il revendique le produit, ce qui l'arrache au « biologique » pour le faire entrer dans le symbolique. De même que la voix divine s'élève pour signifier le *désir de Dieu*. Il y a bien dans ce rappel de la Loi une dimension passionnelle.

Il faut y voir la profération d'un Père symbolique, qui doit mettre les points sur les *i* en ce moment décisif, même si cela fait fulgurer au passage un Père imaginaire, qui rappelle sa toute-puissance (pro)créatrice. On se rappellera que Haivah, la « mère des vivants », la primipare absolue, a engendré son produit avec l'aide ou le concours divin.

Cela pourrait impliquer logiquement la destitution du père réel, ou du moins sa « mise sur la touche » : c'est alors qu'à la place du sacrifice, intervient le rituel de consécration et surtout de rachat, via les prêtres, qui prennent leur office propre comme *intermédiaires entre les pères réels et le Père symbolique*. On comprend pourquoi les *Cohanim* sont dispensés d'acquitter cette « amende sur la vie », puisque c'est à eux qu'il revient de payer : « à qui payer ? » deviendra d'ailleurs un problème avec la diaspora. Sinon, ce serait l'irruption d'une instance divine violente qui revendiquerait les mâles, un peu comme la violence divine, au reste nécessaire, contre Moïse qui le frappe quand Il « s'aperçoit » que Moïse n'est pas circoncis. Le rachat est ce geste qui vient rendre superflu le sacrifice physique du fils ou à tout le moins l'abandon de l'enfant à Dieu et à ses prêtres. Le père réel n'est pas exclu d'une histoire qui se joue néanmoins « au-dessus de sa tête ». Comme s'il y avait un danger de laisser un père seul avec son fils qui vient de naître ?

Là où il y a « franchissement », il doit y avoir « franchise », c'est-à-dire acquittement d'un « péage ». Ce que le rituel produit, c'est donc *du Père symbolique*, via une *trans-action en bonne en due forme*. Aussi faut-il inscrire un prix, afin d'éviter une gratuité fatale... Si c'est chiffré avec tant de précision, comme on l'a vu, c'est pour qu'il y ait un *chiffre* qui inscrive l'événement dans sa dimension transactionnelle. « Appoint de jouissance », la « petite monnaie » qui rend la *transaction symbolique* « comptable » et inscriptible *dans le réel* de l'échange humain. C'est une somme dotée, arbitraire et incompressible, le « calcul de l'impôt » revient à l'Éternel par ses « traducteurs » humains, il n'y a pas à discuter (pas plus qu'avec le « Trésor public » qui édicte les tarifs). En contraste de la *jouissance brute du corps* qui, elle, est... « sans prix ». Cela permet ensuite qu'il y ait un *rapport* entre un père et un fils, une *Vaterbeziehung*, pour que le procréateur du fils ne se prenne pas pour son créateur tout court ni pour son re-créateur (dans le style de Daniel-Paul Schreber, le père du célèbre paranoïaque, dont on sait par quel délire le fils a réagi à cette appropriation). On pourrait montrer dans toute la clinique analytique les effets de ce collage, de féminisation (psychique) envers le père. Une fois racheté, le fils pourra, à terme, supporter son père... et le père, dès alors, son produit. Tel est ce que j'appelle « l'enfant du rachat ». Ce qui étonne sans cesse dans le texte biblique, c'est la « jugeote » étonnante dont il fait preuve pour les enjeux inconscients des opérations humaines...

La vie et la Loi : du sacrifice au rachat

Cela crée une *coupure – solennellisée et matérielle* – entre l'événement *biologique de la naissance* et sa *signification symbolique*, entre l'éclosion du fruit, la génération de l'animal, la *parturition* de l'humain et son *inscription* dans l'espace symbolique – sa sortie hors de la *fructitio* qu'elle vient « circonscire » en quelque sorte. Ce n'est pas une simple analogie : l'effet symbolique qui culmine dans la circoncision proprement dite se retrouve dans les effets de divers rites majeurs (du rachat au rite capillaire imposant la conservation à l'enfant de sa toison jusqu'à la troisième année).

Du coup, le niveau humain est détaché des niveaux végétal et animal, sans en être séparé, d'où l'insistance à les mettre quasiment sur le même plan dans certaines versions des textes cités. D'où aussi l'importance de rappeler, dans le même mouvement, les versants humain et « naturel » de l'obligation, ce qui ne revient pas à les assimiler – l'effet de coupure est au contraire essentiel –, mais à souligner, si on sait lire, que c'est *l'élément matriciel* qui est en jeu, donc *l'exonération du vivant*.

Le rachat – avec la notification très précise des 5 sicles d'argent – suggère un point capital : la *suppléance du rachat au sacrifice humain*, abandonné symboliquement depuis l'épisode de la « ligature » d'Isaac. Revenons une dernière fois à la question : pourquoi cette somme précisément ? L'essentiel, au-delà de l'évaluation de cette « taxe », est qu'elle soit précise et homogène. Précise, car il ne s'agit pas de rester dans le flou du don, il y a un prix précis de la vie : *ce « 5 » figure le différentiel entre vivant et symbolique*. Homogène, car ce ne doit pas être « à la tête du client », pour prendre le langage trivial de l'échange humain, c'est *un universel* qui s'applique à *tout père*. C'est pourquoi il le déclare, lors de la profération rituelle : « il m'est né, il est sorti d'une mère pour la première fois un enfant », le prêtre lui laissant le *choix* de le lui donner (par droit de préemption) ou de le garder, mais alors il faut passer à la caisse... On sait que, dans certaines coutumes touchantes, ledit prêtre feint de s'enfuir avec le rejeton, poursuivi par le père. Par ailleurs, une fois la somme acquittée, le père est solde de tous comptes, du moins – précision capitale – pour exercer ses prérogatives symboliques *sine die*. Il en reste une séquelle, dans la déclaration faite par le père de l'enfant à l'autorité civile. Il faudrait donc traduire : reconnaître un enfant, c'est *déclarer qu'on est disposé à le... racheter* ! Tout père sur le chemin où il va déclarer son enfant pourrait avoir un sentiment inconscient de quelque chose comme cela...

Une vie brute, sans rite de rachat, est livrée... à elle-même, donc à sa propre jouissance aveugle. Car le vivant livré à la vie – non soutenue par le symbolique –, c'est la mort ou son étrification perverse, grosse d'un potentiel idolâtrique. Le « 5 sicles » est la différence entre *prix brut et prix net* de la vie, le symbolique étant le produit de cette soustraction.

Le rite de rachat révèle donc, ainsi considéré, un rapport souterrain mais avéré avec les interdits alimentaires. Pour vivre et manger, il faut commencer par séparer une partie qui est abandonnée à l'Autre divin, d'où une prise de la vie dans la Loi. Pas tout : sinon c'est la mort par inanition. Soit dit en passant : la « jouissance du rien » anorexique est le signe qu'il y a quelque chose qui cloche dans le Père, comme dans la « bouffe » boulimique, la « faim bœuf », celle du (de la) boulimique qui bouffe cru le totem...

Rachat versus péché

Cela nous permet de revenir *in fine* à la question du lien entre rachat et « péché ». Le péché serait à situer non dans le Mal en soi, mais plutôt dans une *vie non (dé)complétée du symbolique*. Le « péché » est le mécanisme qui se produit quand la vie n'a pas d'interrupteur symbolique.

La vie serait-elle donc pécheresse ? Faudrait-il s'acquitter d'une amende sur la vie ? C'est bien plutôt rappeler que l'homme n'a que l'usufruit d'un bien, l'être (vivant) dont l'Éternel est le propriétaire, comme Celui qui est et sera. *Pré-emption* qui est une définition possible du symbolique, saisie par la « fiction pieuse », mais avec un « réalisme » que confirme le savoir de l'inconscient, sur le plan clinique et anthropologique.

Il faut dès lors souligner l'importance de la « matrice » maternelle et de la « portière » animale. À défaut de rachat, la naissance serait absolutisée en quelque sorte comme un élément « intra-vital ». Il y a là une mise à distance de la Déesse Mère, du fameux « crocodile maternel » évoqué par Lacan, qui tend, par un mouvement spontané, à « réintégrer son produit ». Ceci rappelé non pour opposer un père salvateur à une mère abusive (terme pléonastique dès lors que « l'enfant » est l'objet de la mère), car une femme, l'expérience clinique nous l'apprend, éprouve le besoin d'une action séparatrice de l'autre, pour ne pas céder à cette tentation de fusionner avec son enfant, qui engloutit sa féminité dans sa maternité. Cesser d'allaiter, c'est le traumatisme de sevrage de la mère même, plus que de l'enfant, et l'homme-père en est l'un des opérateurs (quand cela ne l'effraie pas d'accomplir un tel acte de séparation!).

L'avant-rachat : retour à Caïn

On notera que le « cas Caïn » s'en trouve rétrospectivement éclairé : en voilà un, c'est même le premier, dont on peut considérer qu'il fait le geste initial des *bikourim*, qui fait ce qu'il faut – du moins en est-il persuadé –, soit offrir le *réchit*, et qui est « retoqué ». À cela près qu'il nous reporte justement à un moment où rien n'était encore codifié du « don ».

Caïn ne comprend pas pourquoi, et nous non plus, du moins dans un premier temps. Où est sa faute ? Il faut en conclure qu'il donne à Dieu comme un propriétaire donnerait, en affectant de gratifier le Destinataire sans lâcher pour de bon, parce qu'il jouit trop de la fière propriété de ses fruits, produits de *sa* terre, de *son* terroir, il ne sait pas s'en séparer, il continue à les posséder après avoir cru les avoir offerts. Comme s'il signifiait : « Tu vois le beau Cadeau que je te fais !... » Il s'avère que l'Autre divin ne veut pas de ça, qu'on donne *comme ça*, au « donateur » de comprendre, sinon... « le péché est tapi à (sa) porte »...

Il faut donc plutôt dire que la prescription des *bikourim* a été concoctée pour éviter la récidive de la « gaffe » majeure du premier cadeau, qui fut une offrande magistralement ratée. Sa mère Ève, primipare absolue, avait dit qu'elle a « *acquis* un homme », il est vrai qu'elle ajoute « avec l'aide de l'Éternel », mais elle jouit trop du « fruit de ses entrailles », ce qui est compréhensible – il suffit de voir le caractère « abusif » de toute mère qui réalise son Wunsch : « *j'ai ça* »... Telle est l'hypothèse induite de la conjoncture inconsciente : Ève a « fait » un enfant qui, contrairement au nommé Abel, l'homme du soin pastoral, ne sait pas donner. Lui-même, Caïn le premier-né absolu, *est* un fruit, celui de la Mère originaire. C'est un rite de défense contre la primipare, et quelque défiance viscérale envers la femme-mère, la mère elle-même a besoin, pour son statut, de son enfant, sinon elle est *insevrable* de lui (car c'est la mère, plus encore que l'enfant, qu'il s'agit de sevrer à la dernière tétée...). Si « quitter père et mère » des parents est un devoir, c'est aussi un travail psychique considérable. La *kapara* poserait une procédure anticipatrice, *ab initio*, pour parer à l'inséparable...

Objet du rachat et objet du désir

On peut, à l'aide de ce trajet, mieux entendre ce signifiant *kapara* que l'on rend par rachat : c'est plus précisément une expiation et corrélativement une victime expiatoire ou propitiatoire.

En quoi ces notions font-elles partie de la même série?

L'expiation est d'abord un rite effectué pour apaiser la colère divine, mais aussi une réparation faite à Dieu (pour un péché commis) sous forme de rite et la réparation d'une faute par une peine jugée compensatoire. Apaisement, réparation, compensation, telle est la «série» engagée.

Est «propitiatoire» qui est destiné à rendre la divinité propice, ce qui est offert en propitiation, pour la rémission des péchés, pour obtenir les bonnes grâces de Dieu. Couvercle d'or de l'Arche d'alliance sur lequel, le jour de l'Expiation, le prêtre célébrait le rite de propitiation ou d'expiation (Lév., XVI).

Les primeurs renvoient au caractère de ce qui est tout à fait nouveau, de ce qui vient d'apparaître, de commencer. La peur du nouveau, l'enfant en bas âge en témoigne, comme le remarque Freud, qui n'accueille pas volontiers les « nouveaux venus », les « autres-que-la-mère ». L'homme est confronté à l'angoisse d'être propriétaire de ses propres objets. Cette angoisse a deux visages : celle d'être encombré de la jouissance qui l'envahit. En contraste, là où le rachat a été correctement négocié, suggère le rite, le sujet peut advenir, s'il attache du prix à son désir, avec le poids d'être qui lui convient...